

visités, il est bon d'errer à l'aventure, comme nous l'avons fait. On est sûr de ne pas perdre son temps. A chaque instant je trouvais M. C. et sa docte moitié en arrêt, tantôt sur un grillage de fenêtre, tantôt sur un trumeau ou sur un tympan d'arcade. Que de fois, sans eux, nous eussions passé devant un marteau ou un bouton de porte, un ferrement ou un tirant de sonnette « du quatorzième », du quinzième », du « seizième », que nous aurions pris pour de la vulgaire serrurerie et qui n'étaient rien moins que des pièces qui auraient fait le bonheur de plus d'un musée. Enfin, mieux éduqués, nous sûmes, à notre tour, tomber en pâmoison en face d'une grille qui garantissait des vitres tandis que les rôles eussent dû être renversés et la grille être mise sous verre.

— Mais, alors, les vertus qu'elles protègent, seraient à la merci des entrepreneurs de sérénades ?

— Dam ! elles ne voudraient peut-être plus rester sous verre... comme les grilles, quoique sujettes, probablement, à plus de fragilité.

— Surtout dans une ville comme celle-ci ! Vous avez remarqué.... Pas de gaz ! Tolède, « la lumière du monde », en est encore aux lanternes à pétrole. De plus, comme dans certaines villes de ma connaissance, lorsque la lune brille sur le calendrier, quitte à rester invisible au ciel, on n'allume pas !

Quelle belle occasion ce serait aujourd'hui de faire des études nocturnes de mœurs... ou de mœurs noc-

turnes, comme vous voudrez, aux alentours des grilles et des balcons.

— Avec un seul inconvénient : celui de coucher à la belle étoile. Sans la moindre chance « de perdre » personne, nous serions certains de nous perdre nous-mêmes.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

## TOLÈDE (SUITE ET FIN)

INDUSTRIE ET COMMERCE. — CUISINE ET BANDITISME. — DEUX  
MOTS D'HISTOIRE. — ORIGINE DES GITANOS. — ARCHITECTURE  
ARABE. — LE TALLER DEL MORO. — SAINT-JEAN DES ROIS. —  
SANTA MARIA LA BLANCA. — VISITE D'UNE FABRIQUE D'ÉPÉES.

Sans nous en douter, nous nous retrouvâmes au  
Zocodover, le quartier commerçant de la ville.  
C'était le cas de songer aux « souvenirs ».

- De bonnes plumes de Tolède, s. v. p. ?
- Il ne s'en fabrique pas ici.
- Des plumes espagnoles quelconques, alors ?
- L'Espagne n'en fabrique pas. Nous les tirons  
d'Angleterre.
- Nous devons donc nous contenter de coutel-  
lerie, avec de bonnes lames de Tolède, par exemple !  
Couteaux et canifs à plusieurs lames. De ce côté, pas  
d'erreur, n'est-ce pas ?
- En voici, mais c'est de Chatellerault !
- Diable ! voyons chez un autre.

Nous fîmes le tour des arcades de la place, fouillant tous les magasins, qui sont plus que modestes, sans y trouver autre chose que de la coutellerie de Chatellerault ou de Sheffield, à moins que ce ne fussent de grossières *navajas* au manche recourbé, incrusté de cuivre.

Ah ça ! me direz-vous, l'Espagne n'a donc pas d'industrie ?

Oui et non ! Son industrie minière, presque la seule, et qui est en même temps sa principale richesse, est exploitée par des capitaux étrangers aux mains de colonies étrangères. Antérieurement à la découverte de l'Amérique, où elle a exporté toute sa sève, les arts mécaniques étaient, chez elle, le privilège des Maures et des Juifs. Après l'expulsion de ces derniers, chacun se fit un point d'honneur de ne tenir ni de près ni de loin aux expulsés, pas même par un rapprochement ayant pour motif l'exploitation d'une industrie quelle qu'elle fût. On préféra jouer à l'hidalgo, en vivant dans une misère mal dissimulée, que de prospérer avec une industrie ou un métier quelconque.

Cette maladroite fierté, qui fait partie intégrante du tempérament espagnol — à tel point que nous en avons relevé les effets jusque chez les mendiants — fut exploitée par les étrangers, qui s'emparèrent de l'industrie et du commerce de l'Espagne. Actuellement encore, presque tout ce qui s'y consomme provient de France ou d'Angleterre. Aussi, aucun

riche espagnol ne saurait-il se targuer de ce beau titre de « parvenu » qui a plus de valeur à nos yeux, comme synonyme de fils de ses œuvres, que celui d'hidalgo qui devrait signifier plutôt « fils de rien » que « fils de quelque chose ». Un écrivain espagnol (1) en est lui-même convenu en ces termes : « Il n'y a pas en Espagne une seule personne qui ait « réalisé une de ces opulentes fortunes par le commerce naturel et de bonne foi, ni par l'industrie « légitime. Tous ces Crésus, tous, qu'on l'entende « bien, ont amassé leurs capitaux en traitant avec « l'État : soit en lui prêtant de l'argent, soit comme « entrepreneurs des services de l'administration « générale. »

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

\* \* \*

Le hasard de nos pas nous ramena au pied de l'Alcazar, en face d'un ancien couvent de capucins dans lequel a été transférée l'école militaire après son incendie. Primitivement, ce monument a appartenu aux Chevaliers de Malte, ainsi que le rappellent les croix de leur ordre sculptées sur sa façade. Le portail admirable de celle-ci est florentin. Malheureusement, il est en fort mauvais état. L'é-

---

(1) V. Almirall. *L'Espagne telle qu'elle est.*

quipée récente des occupants actuels de cet édifice n'est pas de nature à en encourager la réparation.

En le contemplant et en prenant mes notes, assis sur le banc de pierre qui lui fait face, j'oubliai sur ce dernier la canne à épée dont j'avais cru, bien à tort, prudent de me munir. Le Tolédan qui l'aura trouvée a pu la revendre, comme bonne lame de Tolède, à un touriste, et, plus exactement, comme une réelle rareté, car j'ai voulu la remplacer dans la ville même et n'y ai pas réussi.

Le même soir, le dîner du *Lino* nous a permis d'apprécier deux mets nationaux avec lesquels j'invite le touriste en Espagne à lier connaissance, en dépit de la fâcheuse réputation, fort exagérée, de la cuisine espagnole. L'un, le *Puchero*, est du bœuf bouilli, qui est généralement excellent. L'autre, c'est l'*Olla podrida*.

Quand une musique vous fait entendre un pot-pourri, le Wagner, le Verdi, le Beethoven, le Lecocq, etc., ne subissent, avec accompagnement à chacun spécial, qu'une promiscuité relative. Dans le pot-pourri de la cuisine espagnole, l'*Olla podrida*, cette promiscuité est complète. Le saucisson est invité à faire bon ménage avec du bœuf et de la volaille, lesquels, à leur tour, doivent, bon gré malgré, faire société avec du veau et du mouton, plus divers légumes, entr'autres des pois chiches et des haricots, le tout avec accompagnement obligé d'une sauce commune. Malgré le peu de sympathie appa-

rente de ces divers comestibles, j'ai dû rendre hommage à leur réunion, qui, à défaut d'autre mérite, aurait, au besoin, celui de représenter, en un seul plat, un dîner complet.

Il est de bon goût, de la part du narrateur, — l'expression ici n'a rien de déplacé — de pimenter, à l'occasion, son récit, en racontant qu'en Espagne on décroche la lampe pour en verser le contenu dans la poêle à frire, ou bien que le vin sent la peau de bouc des outres dans lesquelles on l'a transporté. Je préfère rester trivialement dans la vérité que je me suis imposée, en avouant avoir trouvé partout la cuisine à l'huile d'olives, fraîche, aussi excellente que le vin.

Dût l'intérêt de mon récit en souffrir, je n'ajouterai même pas à son actif la moindre histoire de brigands. Je ne prétends pas, pour cela, nier qu'il en existe encore en Espagne. Ainsi, précisément pendant notre voyage, on a raconté l'attaque de la diligence qui fait le service entre Madrid et une station thermale de la montagne voisine. Le banditisme n'a pas encore disparu entièrement de la Péninsule. L'auteur espagnol que j'ai déjà cité, M. Almirall, en convient lui-même en nommant des chefs de bandes domiciliés en Andalousie, notamment *Melgarès* à Velez-Malaga. Il est bon d'ajouter que s'il y a des accommodements avec le ciel, il paraît qu'il y en a également avec ce diable d'homme. Aussi, pour excursionner en sûreté en montagne, suffit-il d'une

entente préalable avec lui et même avec les guides du pays.

Si nous avons pris pour une actualité ce qu'écrivait M<sup>me</sup> de Gasparin il y a une vingtaine d'années, nous aurions pu croire qu'aux portes même de Tolède nous pouvions être enlevés et mis à rançon. « La forêt, écrivait-elle, la mystérieuse forêt de Tolède où se cachent les brigands, étend là, sur notre droite, ses profondeurs et dérobe ses repaires ».

\*  
\*  
\*

En dépit de cet avertissement, notre journée suivante débutait par une excursion extra-muros, sans armes apparentes ou cachées. Un cicerone parlant français, *rara avis*, nous accompagnait.

— Que voulez-vous voir, nous dit-il.

— Tout !...

Effaré, il me regarde avec compassion. Evidemment il me suppose le cerveau détraqué.

— Tout... ce que l'on peut voir !

— Pour combien de temps êtes-vous ici ?

— Pour deux jours en tout.

— Selon moi, il vous faudrait deux mois, en allant vite. M. Louis Ulbach a dit un mois : mais M. Villa Amil a écrit qu'on ne sait encore rien de

Tolède après y être resté neuf mois. Germond de Lavigne n'exige pas moins d'une année à l'étudier jour par jour ; Alexandre Dumas...

— *Basta, Basta* ; nous voyons que vous connaissez vos auteurs. En attendant que nous venions habiter Tolède, faisons ce que nous pouvons, et abrégeons. Irons-nous à la fabrique d'armes ?

— Ce n'est pas la peine ; rien d'artistique... des armes de guerre seulement. Vous verrez mieux.

En descendant la côte, le guide nous fait un exposé sommaire de l'histoire de Tolède, utile à l'exposé de ce que nous allons voir.

« Tolède, bien avant l'ère chrétienne, a été une colonie romaine ; vous en apercevez d'ici les souvenirs : arènes, naumachie, etc., ainsi que des restes de la première enceinte de la ville. Au vi<sup>e</sup> siècle, elle fut conquise par les Goths qui en firent la capitale du royaume. Ce sont eux qui ont élevé les murailles, encore si bien conservées, de la seconde enceinte et ces portes monumentales que vous allez admirer en faisant le tour de la ville. En 714, les Maures s'emparèrent de Tolède, qu'ils agrandirent en la fortifiant par une troisième ceinture de remparts, greffée en partie sur les restes romains, en même temps qu'ils élevèrent, de tous côtés, de somptueuses constructions justifiées par l'importance de Tolède capitale. Le 25 mai 1085 Alphonse VI en chassait les Maures, en se faisant nommer « Empereur magnifique de l'Empire de Tolède », qui en

conserva longtemps le titre de Ville Impériale. Le Cid en fut le premier gouverneur. »

Nous les avons admirés ces portes et ces remparts qui étaient encore flanqués, au siècle dernier, de cent cinquante tours. Ce sont de véritables merveilles archéologiques, de l'architecture réellement *gothique* comme on n'en voit nulle part.

\*  
\* \*

Au cours de cette promenade, nous avons rencontré des paysans se rendant à la ville, à pied ou à mule. Jamais une voiture. Ils accompagnaient le salut qu'ils nous adressaient, d'une formule analogue à celle dont j'ai été salué si souvent pendant mes excursions à pied en Tyrol. Les Tyroliens disent : *Dieu vous salue* ; les Espagnols : *Vaya usted con Dios, Allez avec Dieu !*

Nous rencontrâmes aussi une famille nomade de *Gitanos*, échappée sans doute des membres d'une des tribus fixes de Grenade ou de Séville. Mais ces derniers eux-mêmes, d'où viennent-ils ? La question n'est pas nouvelle. Bérenger l'a posée : « Gais Bohémiens, d'où venez-vous ? » Aucun auteur n'a pu y répondre avec certitude. Larousse, en rapportant quantité d'opinions diverses sur la matière, ajoute : « Il serait fastidieux d'énumérer toutes les hypo-

« thèses absurdes que l'on a émises à ce sujet. » La plus accréditée serait celle d'après laquelle les Bohémiens seraient originaires de l'Inde septentrionale.

Victor Tissot, dans son *Voyage au pays des Tziganes*, a écrit : « Aujourd'hui la science est définitivement fixée sur leur origine : on sait qu'ils viennent de l'Indoustan ». Or, cette phrase qui reproduit les mêmes termes que le dictionnaire Larousse, n'ajoute aucune force à l'opinion de ce dernier qui, lui-même, sans s'appuyer sur une autorité ni même sur un raisonnement quelconque, a fait suivre ce dire d'opinions différentes. Il est donc permis d'en émettre une nouvelle.

*Bohémiens*, en France — sans que la Bohême, on le sait, soit pour quoi que ce soit dans leur origine; — *Gipsies*, en Angleterre; *Gitanos* en Espagne; *Ciganos* en Portugal; *Zingari* en Italie; *Tziganes* en Allemagne, etc., l'identité de leur pure race se reconnaît partout, au même langage, aux mêmes mœurs et surtout au même teint jaune, olivâtre; à l'expression sauvage de leurs yeux, à leur figure anguleuse, expressive. Leurs traits, fièrement dessinés, sont, tout naturellement, plus réguliers et plus fins chez les femmes. Ces caractères sont, tous, ceux de la race moresque.

Pourquoi, en conséquence, ne pas leur reconnaître cette origine et aller la chercher dans l'Indoustan? Est-il admissible qu'après avoir erré à travers tout l'Occident et s'y être répandues, égre-

nées en groupes isolés, ce soit, précisément au point le plus extrême, l'Espagne que des tribus émigrées auraient choisie pour s'y fixer définitivement et y vivre sous l'autorité de chefs électifs?

Larousse constate que « les Tziganes russes sont restés parfaitement semblables de types et de mœurs aux gitanos espagnols et que leurs chants nationaux sont les mêmes ». Il rapporte également que les auteurs modernes ont attribué leur présence en Europe, *vers le quinzième siècle*, à l'invasion des Turcs. Quelle corrélation peut-il y avoir entre leur présence en Europe et l'invasion des Turcs? On n'en souffle mot. Au lieu d'invasion de Turcs, je dis : expulsion d'Arabes, en rappelant que les Maures ont été définitivement vaincus à Grenade en 1492 et que tous ceux qui refusèrent le baptême durent quitter le pays s'ils voulaient n'y pas subir le supplice (1). Le rapatriement de ces derniers ne pouvant être immédiat ni total, quantité d'entre eux se répandirent dans toute l'Europe où leur apparition *vers le quinzième siècle* s'explique ainsi tout naturellement.

Quant aux affinités orientales, que l'on a citées, de leur langue avec celle des Indous, ces mêmes affinités peuvent tout aussi bien être invoquées à l'appui

---

(1) Dictionnaire géographique Lamartinière. — Edition de 1750.

de ma thèse à propos de la langue, orientale également, l'arabe, que parlaient les Maures.

Sans m'étendre davantage sur cette digression déjà longue, je me permets donc, jusqu'à démonstration contraire plus probante que la mienne, de conserver cette opinion : que les Gitanos, Tziganes, etc., de toute l'Europe sont les descendants des Mores d'Espagne.

\* \* \*

Aux environs de la porte arabe de Visagra, flanquée de ses deux tours, mon crayon ne pouvait suffire à enregistrer ce que me signalait notre cicerone de particulièrement intéressant. Outre cette porte, qui a été murée par Charles-Quint, il en existe, quelques pas plus loin, une autre du même nom, élevée par ses soins. Les tours et les clochetons, en faïence vernissée, de celle-ci, sont le début d'une entrée de ville inoubliable. A droite, *Santiago*, ancienne mosquée, découpe sur le ciel bleu les dentelures de ses murailles. Tout près de là, avec une église nouvelle dans l'intervalle, s'élève un autre joyau de la première époque de l'architecture arabe, et d'une admirable conservation : la *Puerta del Sol*.

L'architecture arabe a eu en Espagne trois styles différents correspondant à trois époques distinctes,

séparées l'une de l'autre par environ deux siècles. La première, entre le huitième et le neuvième siècle, s'est inspirée des travaux des Romains auxquels elle a emprunté, en certains cas, — comme pour la mosquée de Cordoue — des matériaux et des colonnes. L'arc à voussoirs de diverses couleurs et à cintre outre-passé, l'encorbellement de l'archivolte, la coupole byzantine et divers autres détails de construction ont eu la même origine.

La seconde période est représentée, entre autres spécimens, par la chapelle Villa-Viciosa de Cordoue, par la façade de l'ancienne mosquée de Séville et la tour de la Giralda. Les caractères spéciaux de cette période sont les suivants : L'arc ogival se substituant peu à peu au cintre, sans abandonner son caractère fondamental ; l'encorbellement de l'archivolte sur l'imposte ; le système des pendentifs et leurs petites coupoles juxtaposées, comme je l'ai dit déjà, ainsi que les cellules d'un gâteau d'abeilles. Il faut ajouter encore à ces caractères les sculptures fouillées du chapiteau et de la base des colonnes, comme nous en verrons à *Santa Maria la Blanca*, et, enfin, les carreaux de faïence émaillée, remplaçant le marbre aux soubassements et concourant à une décoration plus élégante.

La troisième et dernière période, ainsi que nous l'a appris M. Girault de Prangey, représente l'art mauresque à son apogée ; elle est déterminée complètement par les constructions de Grenade, Ici,

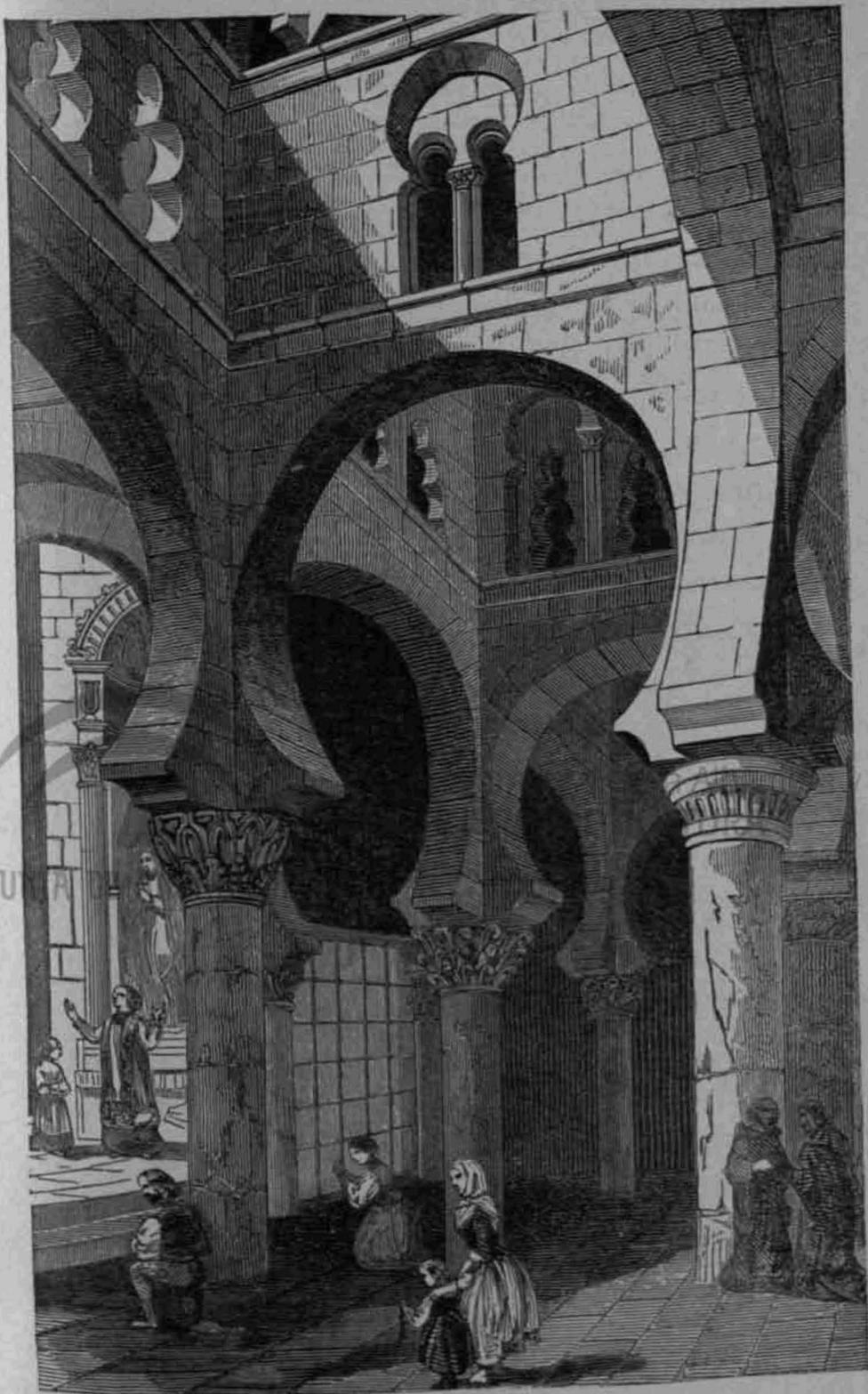
l'architecture, toujours très élégante mais dénuée de grandeur, cède le pas à la profusion des décors, à la richesse des détails, au caprice des formes variées à l'infini, dans le cercle restreint, toutefois, des combinaisons géométriques.

Abrégeant notre contemplation du chef-d'œuvre arabe, car nous sommes pressés, nous entrons, rue du Christ de la Luz, dans l'une des premières chapelles chrétiennes qui aient été construites. Cette chapelle est tout particulièrement vénérée parce que l'on y voit le christ *de la Luz*, absolument horrible, mais qui a le grand mérite d'avoir paru le premier à Tolède lorsque la religion chrétienne y a commencé la lutte contre le paganisme des Romains. C'est sur son autel, d'aspect non moins fruste, qu'a été célébrée, pour la première fois, la messe à Tolède. Cette messe a dû être dite peu après la mort du Christ, car le premier évêque de Tolède date de l'an 67. Cent cinquante autres évêques ou archevêques lui ont succédé ; nous avons vu leurs portraits dans la cathédrale, jusqu'au dernier, Mgr Moreno.

La chapelle a été convertie en mosquée par les Maures. Les fresques qui ornaient ses murailles ont été recouvertes, par eux, d'un badigeon blanc, sous l'usure duquel on les voit réapparaître. Aucun guide, aucun livre, que je sache, ne signale ce monument qui est, nonobstant, d'un bien haut prix pour les archéologues, les antiquaires, et même pour de simples touristes comme nous.

Le nom de « Christ de la lumière » me paraissait lié à celui de « Lumière du monde » dont s'enorgueillissait Tolède. D'après notre cicerone, l'étymologie de ce nom serait tout autre : Lors de l'invasion arabe, les Goths chrétiens, redoutant la profanation de leur précieux christ par les Musulmans, murèrent, à la hâte, la niche dans laquelle il se trouvait, et, avec lui, le cierge allumé qui l'accompagnait. Lorsque, près de quatre siècles plus tard, les Espagnols reprirent Tolède et en firent la capitale du royaume de Castille, la tradition avait conservé le souvenir du christ muré qui fut rendu dès lors à la lumière « du jour ». A peine la niche était-elle démurée que la légende s'y fourrait, comme elle se fourre partout, et en faisait sortir le cierge de jadis, tout flambant encore après ses quatre siècles d'éclairage intra-muros et permanent. De là le nom, resté populaire, de *Christo de la Luz*.

On parvient en haut de la *Cuesta de la Luz* en passant sous une porte voûtée, de construction évidemment romaine, comme les vestiges de remparts qui en sont voisins et dont l'origine est bien reconnaissable aux briques plates de leur bâtisse. Si l'on se retourne alors vers la campagne, on contemple un décor qu'on n'oubliera plus ! Son premier plan est complété par le dôme de l'hospice de Tavera, les clochetons de faïence de couleur étincelant au soleil, déjà cités, les arcs et les dentelures de la *Puerta del Sol*.



Generalife

CHAPELLE DU CHRIST DE LA LUMIÈRE A TOLÈDE

Au delà des murailles gothiques, et semblable à un tableau vivant dont cette porte forme le cadre immense : le faubourg unique de la cité, tout hérissé lui-même de tourelles et de clochers. A l'horizon, un désert d'Orient, un océan de lumière crue... et la montagne !

Nous traversons la ville, silencieuse, dans laquelle le bruit de nos pas, sur le cailloutage pointu qui tient lieu de pavé, appelle un minois curieux derrière une grille de fenêtre ou un *mirador*.

Cette ville, qui comptait autrefois deux cent mille habitants, et qui fut la capitale de l'Espagne, en même temps qu'une des premières villes du monde, est aujourd'hui une ville morte... mais qui ne sera jamais enterrée ; sa situation lui en est garante. On n'y rencontre pas de voitures. Comment pourraient-elles y circuler ? Un habitant, de loin en loin ; un chien, jamais ! Par hasard, un chat famélique, dormant au soleil derrière une fenêtre, laisse supposer que la demeure est habitée.

En levant les yeux jusqu'aux balcons, nous y remarquons, entrelacées dans leurs barreaux, des feuilles de palmier artistement tressées. Ces palmes, dans la pensée des habitants, ont pour but de préserver leurs maisons de la foudre. Ils les renouvellent tous les ans, le dimanche des Rameaux, époque de leur distribution aux fidèles, en souvenir de la Passion du Christ, ainsi qu'il en est du buis béni dans les contrées où ne pousse pas le palmier. Nous

avons fait la même remarque, mais sans en connaître alors la signification, à Madrid; à Séville, etc.

\* \* \*

Nous passons en face de la belle façade gréco-romaine de l'Hôtel de Ville, l'*ayuntamiento*, et d'une myriade d'églises bien plus nombreuses encore là-bas que les buvettes et les cafés chez nous, avant d'arriver au *Taller del moro* : *Atelier maure*.

Deux ouvriers, de simples Tolédans, y travaillaient les bras nus, à tailler des pierres pour l'entretien de la cathédrale, des descendants, peut-être, des 1226 tailleurs de pierre qui furent employés à la construction de Saint-Jean-des-Rois.

Il faut traverser une cour encombrée de pierres, en enjambant des débris de toutes sortes.

Qu'allons-nous faire dans cette galère, nous demandons-nous? Nous allons visiter, ni plus, ni moins, un palais moresque abandonné, avec une incroyable incurie, à une lente destruction. C'est en écartant des madriers, des planches vermoulues, de vieilles caisses vides, que nous découvrons des lambris incrustés de quelques carreaux arabes, des murailles niellées et vermiculées par places comme celles de l'Alhambra, et, de tous côtés, dans trois salles qui furent magnifiques, des inscriptions et

des sculptures arabes. Les vestiges de leurs guirlandes se développent, de plus en plus étendus, de mieux en mieux conservés, jusqu'à un plafond dont la richesse des caissons dorés détonne, comme le reste, dans cet atelier de tailleur de pierres.

Nous ne pûmes maîtriser notre indignation vis-à-vis de notre guide.

— Que voulez-vous, nous dit-il ? Dans une ville qui compta quatre Alcazars, sans parler de centaines de monuments, et du reste, il faudrait, comme vous le disiez tantôt, mettre la ville entière en vitrines.

— Et comme ce ne serait pas possible, on ne songe même pas à déblayer tout ce qui encombre inutilement l'accès de pareils trésors, que bien peu de soins entretiendraient à tout jamais ?

— C'est vrai ! Tout, cependant, n'est pas livré à l'abandon. Je vais vous conduire à *San Juan de los Reyes* et à *Santa Maria* qui sont conservés comme monuments nationaux.

\* \* \*

Le premier de ces deux monuments, Saint-Jean-des-Rois, a dû son nom, moins à sa destination première, de sépulture de Ferdinand et d'Isabelle, qu'à la rangée de statues royales qui garnit sa terrasse. L'extérieur n'appelle l'attention que par une

quantité de chaînes énormes qui sont suspendues aux murailles où elles ont été scellées par les soins de l'alcade de la ville. D'après le guide de Lavigne, auquel paraissent s'en être rapportés divers auteurs qui ont écrit sur l'Espagne, ce seraient les chaînes qui attachaient les chrétiens captifs des Maures à Almeria et à Malaga. L'épaisseur de leurs anneaux et leur longueur me paraissent donner plus de vraisemblance à une autre opinion qui verrait en ces chaînes celles qui entouraient le camp du roi maure à Baylen et dont j'ai parlé en disant quelques mots des batailles du même nom. J'ai consulté, sur ce sujet, un dictionnaire espagnol du dix-huitième siècle qui n'émet aucune affirmation et laisse planer le doute sur la première hypothèse.

Si l'extérieur de cette église de l'ancien couvent de Saint-François est modeste, son intérieur justifie l'exception dont elle bénéficie comme monument national. Il n'est pas de termes pour rendre la délicatesse de ces guipures de pierre, la splendeur de cette féerie architecturale qui défie en beauté tout ce que le gothique et la renaissance ont pu produire de plus achevé. Les piliers du transept et les tribunes sont fouillés et ciselés comme de l'ivoire. Le plafond, en couleurs, de la chapelle de l'Inquisition est très curieux. Quant à la chaire, on regrette son état de délabrement au milieu des richesses décoratives qui l'entourent.

Le cloître, une pure merveille, a souffert davan-

tage. La remarque que j'ai faite à ce sujet, en disant qu'en France on n'aurait pas laissé, sans l'entretenir, un pareil chef-d'œuvre, m'a attiré, de la part de notre cicerone, la chute d'une « tuile » assez justifiée.

— Les Français, dit-il, savent entretenir. S'ils prouvent ainsi leur culte pour les beaux-arts, ils n'en ont été que plus coupables ici, car ce sont eux qui ont détruit ce magnifique travail, comme ils ont pillé l'église et tant d'autres monuments en Espagne. Ils eussent mieux fait de se contenter « de quelques pendules. »

Cette allusion à des caricatures imbéciles m'a froissé. J'ai cru y couper court en répondant que les Espagnols eux-mêmes venaient d'incendier l'Alcazar.

— Ils étaient chez eux comme les Français de la Commune, répliqua le guide avec douceur, et « ils n'ont rien emporté ».

\* \* \*

Toute l'esplanade voisine de San Juan était occupée par le palais — *la Cava* — de don Rodrigue et de sa maîtresse Florinde. Je ne rapporterai pas l'histoire de leur liaison, d'abord parce que d'autres, déjà, l'ont racontée, et, en outre, parce que ma

plume manquerait du naturalisme nécessaire pour le faire. Le bain de Florinde et de ses compagnes, qui vit l'origine de cette liaison, était là. Une petite tour en marque la place.

La vue que l'on découvre, d'ici au pont Saint-Martin, sur le Tage, profondément encaissé dans l'érosion de ses rives rocheuses, est surprenante. Sous l'arche rougeâtre qui relie les deux sauvages collines, le fleuve, contrarié dans son cours, précipite dans son lit tourmenté ses eaux tournoyantes. Çà et là des ruines arabes de moulins, de pont, de tours... Quelle nature, accolée à ce paradis des antiquaires !

Remontant le Tage, nous revînmes, par la place de la Juiverie, *la Juderia*, à la synagogue *del Transito* qui nous parut trop sombre et qu'il eût été mieux de visiter avant son écrasant voisin Saint-Jean-des-Rois. Passons donc, à quelques pas de là, à un autre souvenir de l'époque florissante du judaïsme en Espagne, à *Santa Maria la Blanca*. Ses abords, quoique moins misérables que ceux de « l'atelier maure », préparent néanmoins bien peu le visiteur à la surprise qui l'attend.

Lorsqu'on est parvenu à se faire ouvrir une porte de fort rustique apparence, on est introduit dans un jardin abandonné où existent encore les deux puits, contemporains de celui de la Samaritaine, autour desquels les Israélites des deux sexes faisaient leurs ablutions avant d'entrer au temple. En péné-

trant dans ce dernier, on se demande si l'on est dans une synagogue, dans une mosquée ou dans une église; interrogation qui s'explique par l'attribution du monument qu'ont faite, successivement, à leur culte, les Juifs, à son origine, puis les Maures et enfin les Espagnols. J'y ai compté trente-deux colonnes formant cinq nefs, qui rappellent la mosquée de Cordoue, non pas seulement comme un bosquet rappelle une forêt, mais aussi par leurs arceaux turcs appuyés sur des chapiteaux d'une ornementation riche mais peu variée de formes.

L'architecture de ce temple m'a intéressé en me démontrant que puisqu'il a été construit par les Hébreux, dont il porte encore des inscriptions, et au début de l'ère chrétienne, l'arc en fer à cheval, dit mauresque, était connu et pratiqué bien antérieurement à l'introduction de l'architecture arabe en Espagne.

Bien que les colonnes, trop courtes, aient l'air d'avoir disparu, en partie, sous un exhaussement du sol, l'ensemble ravit les yeux. L'époque arabe est encore rappelée ici par la richesse des arabesques qui couvrent les murs, par des mosaïques en bois; et de vieilles portes très curieuses détachées des murailles dans lesquelles leurs anciennes ouvertures ont été bouchées.

L'existence, à une certaine époque, d'un quartier juif et de deux synagogues à Tolède, (alors que nous n'avions vu encore aucune de ces dernières en Espa-

gne), m'a paru assez singulière pour que j'en fisse la remarque à notre guide. Celui-ci, très versé dans l'histoire de son pays, m'en a donné l'explication suivante qui, si elle n'est pas authentique, ce que j'ignore, est tout au moins curieuse.

Tolède devrait sa fondation, 540 ans avant Jésus-Christ, à des Juifs sortis de la captivité de Babylone. Ils l'appelèrent *Toledoth*, dont on a fait *Toledo*. Leur importante colonie, consultée par Caïphe et son conseil lors du procès du Sauveur en Palestine, se prononça contre la mort du Juste. Cette décision leur valut, du roi chrétien goth, l'autorisation exceptionnelle de construire des synagogues, entre autres celle-ci que sa blancheur intérieure a fait nommer Sainte-Marie-la-Blanche, lorsque, du temps de saint Vincent Ferrier, on l'a consacrée au culte catholique.

\* \* \*

Sur cette même place de la Juiverie nous avons été introduits dans la fabrique d'épées, de poignards et de coutellerie du *señor Mariano Garrido*. Le fabricant a bien voulu me faire suivre, *de visu*, toutes les phases de la fabrication d'une dague ou d'un poignard.

L'Espagne n'ayant jamais pu lutter avec l'étranger, quant à la fabrication de l'acier brut, la matière

première est encore fournie, comme à toute époque, par l'Allemagne ou l'Angleterre. La réputation des lames de Tolède a eu pour cause unique leur trempe, dont chaque armurier croyait avoir seul le secret.

Chacun cachait avec soin son procédé, en s'enfermant rigoureusement chez lui, rue des Armes, *Calle de las Armas*, où ils habitaient tous, et qui, située entre le Zocodover et la place Miradero, porte encore le même nom. Quant aux outils, c'est toujours la France qui les fournit.

C'est à la forge que commence seulement l'œuvre du Tolédan ; c'est là que je vis le métal prendre forme ; puis, la lame passer au foyer dans une chaleur modérée avant d'être enduite de savon. Cette lame, chauffée de nouveau, plongée au baquet, puis réchauffée et *retrempée*, acquiert finalement au feu, à la fois, sa belle nuance violette et sa flexibilité. Celle-ci devient telle aux mains d'un habile ouvrier, qu'une lame d'épée, primitivement cassante comme verre, en arrive à se courber en demi-cercle sans se rompre.

Dans l'atelier voisin on fabriquait les poignées, dont toutes les parties, dévissées sur une table, me surprenaient lorsque le señor Mariano, en ajustant les pièces et les ornements, reconstituait sous mes yeux une des œuvres artistiques qui font la réputation de sa maison. Au-dessus de cet atelier, je montai à celui des ciseleurs où je fus agréablement surpris en remarquant que tous les dessins modèles

qui placardaient les murailles provenaient d'ouvrages français de tous genres. Le fabricant, en me voyant les considérer avec satisfaction, m'avoua que, quant au goût, à la partie artistique de la fabrication, c'est à Paris qu'il en était redevable, et d'où il tirait tous les dessins utilisés par ses graveurs. Ces derniers m'initièrent avec complaisance à leur art.

Une couche de cire jaune étant étendue sur la lame, ils burinaient sur celle-ci les motifs et les caractères que l'acide est chargé de mordre ensuite sur le métal. Cette gravure rudimentaire, une fois perfectionnée à la main par le burin, reçoit les incrustations d'or ou d'acier noirci qui, avec le polissage, terminent le travail.

La fabrication de Tolède, me dit M. Mariano, était à son apogée avant l'invention des armes à feu qui lui porta un coup funeste.

La mode des épées courtes, qui se fit jour au début du règne de Louis XV, acheva sa ruine. C'est alors que, pour la relever, Charles III fonda la manufacture d'armes blanches qui subsiste encore aujourd'hui et qui fournit presque exclusivement l'armée espagnole.

Tolède ne s'adonne guère maintenant qu'aux objets de luxe et de fantaisie. Ces objets sont, outre des armes tranchantes, des bijoux : épingles, boîtes de montres, etc., vendus généralement fort cher, ou bien de la coutellerie, évidemment étrangère, qui

reçoit sur place la ciselure et les incrustations propres à la faire accepter par les étrangers comme fabrication locale.

Quant aux armes courantes, m'avoua avec tristesse le fabricant, l'estampille officielle a tué la leur. Partout et toujours la même histoire du gros dévorant le petit.

Nous avons quitté Tolède avec le regret de ne connaître qu'une infime partie des trésors artistiques qu'elle renferme. Nous avons emporté aussi l'espoir consolateur d'y retourner un jour ; un espoir trop problématique, hélas ! car il en est ainsi de bien des choses dans l'existence, où les rêves — les châteaux en Espagne — tiennent plus de place que les réalités.

P. G. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

## ARANJUEZ

LES JARDINS. — LA MAISON DU LABOUREUR.

Nous avons eu la velléité de « brûler » Aranjuez, le Versailles de l'Espagne, nous disait-on. — Un diminutif de Versailles, au sortir de Tolède, n'était pas pour nous tenter. — Il faut y voir « la Maison du Laboureur, » nous avait dit, à Séville, l'hôtelier de Carcassonne.

Nous voici donc à Aranjuez dont j'aime mieux écrire le nom qu'avoir à le prononcer. Comme sa voisine, Castillejo, cette station a le grave défaut d'obliger à prononcer le J espagnol. J'avais vainement reçu quelques leçons à ce sujet. Quand, par malheur, vous en rencontrez un, m'avait-on dit, mettez courageusement votre langue entre les dents, sans pour cela, la croquer, et prononcez *Castilleho, Aranhueh*.

Je donne la recette pour ce qu'elle m'a coûté, tout

en la complétant, sans supplément de prix, de mon avis personnel : c'est que cette prononciation ne peut s'apprendre « la langue entre les dents » mais bien, et seulement, le sein de la nourrice entre les lèvres. S'il est trop tard quant à ce moyen, il en reste un autre, mais qui est d'une application plus pénible : une arête dans la gorge.

Débarquant avec nos fidèles compagnons de voyage à l'hôtel d'*Angel Pastor*, dont l'*Amo* parle français, nous apprîmes désagréablement, à notre arrivée, qu'il venait de partir pour Madrid où son frère, le *torero* Pastor, bien connu, devait paraître dans la *corrida* du lendemain.

Avec la société d'un voyageur espagnol parlant notre langue, notre exploration commença aussitôt. Le jardin du château a la solennité froide et grandiose de son emploi. Au milieu, une fort belle fontaine, illustrée des dieux mythologiques réglementaires, est accompagnée des deux célèbres colonnes du détroit et de quatre bassins de marbre ornés avec un goût sévère. Le château, en briques et pierre, qui fait face, rappelle celui de Fontainebleau, non pas seulement comme construction, mais comme similitude de souvenirs historiques. Dans l'un eurent lieu « les adieux de Fontainebleau » ; dans l'autre l'abdication violente et forcée de Charles IV, qui fut le prologue des divisions nationales qui devaient s'ensuivre.

Les appartements royaux sont d'une très grande

richesse. L'entrée n'a pu nous en être accordée à cause des préparatifs nécessités pour la réception de la Cour qui vient annuellement y passer, après Pâques, une partie du printemps. La population de la petite ville d'Aranjuez, aussi triste que déserte, s'élève alors de 3,600 âmes à 20,000.

En perdant la visite du palais, nous avons été privés de celle dont on jouit, de ses fenêtres, sur un panorama qui passe pour un des plus beaux du monde !

Dans la partie orientale des pavillons : un jardin, avec dessins de buis, non moins moroses que ceux enfantés par la même mode déjà déplorée ailleurs. Tout autour, une rangée de bustes d'empereurs romains qui ont l'air absolument dépaysés et ne pas plussavoir que le visiteur ce qu'ils sont venus faire là !

Derrière le palais coule le Tage. Un fleuve traversant un domaine, ce n'est pas ordinaire, surtout lorsque, comme ici, il s'y présente large et superbe, animé par des rapides écumants, que flatte le guide en les métamorphosant en cascades bruyantes. Cette promenade fut le complément de la journée, sauf sa terminaison culinaire, laquelle fut loin de démentir notre excellente opinion de la cuisine espagnole des hôtels. Le dessert ne comprenait pas de fraises, nous dit notre servant, au milieu du concert de ses lamentations, parce que la récolte, à cause du froid, en avait manqué à Aranjuez dont la fraise paraît être l'unique commerce.

Quand on ne s'est pas muni à Madrid d'un permis de visite pour les résidences royales, il faut réparer cette omission, dès son arrivée, en en demandant un à l'*administrador del real patrimonio*. Tel fut notre cas, avec cette circonstance aggravante qu'il était dimanche matin et qu'il fallait attendre que M. l'administrateur revînt de l'office. — Ah ! je les connais les interminables arcades où sont installés ses bureaux, alors fermés ! En ai-je mâchonné de l'espagnol, sans me faire suffisamment comprendre, jusqu'au moment où nous avons appris que le jardinier en chef de la cour, un Français, M. Testard, habitait au-dessus de ces mêmes arcades où nous errions comme des âmes en peine !

Pour se rendre compte du plaisir d'entendre parler français dans un pays où personne ne le parle, il faut se figurer la sensation qu'éprouve un voyageur mourant de soif dans un désert brûlant et qui rencontre tout à coup une source fraîche et limpide.

Quelques instants après, munis de nos précieuses cartes, nous pénétrions dans les jardins, dont la réelle beauté justifie la très grande réputation. Les fleurs les plus rares s'y épanouissaient déjà au milieu d'une végétation exubérante de plantes et d'arbres de toutes les latitudes.

Au « Salon des Rois catholiques » des platanes d'un mètre de diamètre abritent des bancs de pierre et de marbre sculptés, d'un bon travail. Tout près de là, ainsi qu'une émeraude dans un ovale de perles

fines, une île sur le Tage qui l'encadre de sa blanche écume.

\*  
\* \*

Il faut ici savoir limiter sa promenade, car si l'on voulait seulement faire le tour du domaine royal — une oasis au milieu des steppes de la Castille — il faudrait parcourir une circonférence de *cent dix kilomètres*. Dans ce cercle, d'un diamètre de neuf lieues, on rencontre des bois entiers d'oliviers, de mûriers, des prairies arrosées par le Tage, etc. Nous n'allons en arpenter qu'une bien minime partie pour nous rendre à la *Casa del Labrador*, (*la maison du laboureur*) à travers un parc incommensurable dont la beauté sévère est égayée, de ci et de là, par des statues, des fontaines monumentales, des jets d'eau et des colonnes. Les allées, bordées d'arbres séculaires, sont dénommées comme les rues d'une ville : Rue des Comtes, rue de Girgente, etc.

Enfin, à une distance considérable, l'allée des Infantes nous conduit à la Casa désirée. Une extravagance, à ce titre fort intéressante, cette *Casa* qui, extérieurement, en effet, ne ressemble guère à un palais, malgré le marbre blanc dont elle est bâtie. Mais, à l'intérieur, que de merveilles ! J'y note hâtivement, car il faut aller vite, un salon pompéien

rempli des marbres les plus rares ; des salles tapissées de travaux à l'aiguille de la main des reines, de tentures brodées d'argent fin. Au premier et au second étage, toutes les tentures, qui sont en soie, sont brodées à la main avec un art incomparable.

Il n'est pas une pièce qui ne contienne au moins *quatre pendules*, toutes posées sur des tables. L'Espagne, remplaçant la cheminée par le *brasero*, ne présente nulle part cette décoration classique des appartements français. Fort intrigué par semblable remarque faite déjà dans des palais royaux, à l'Escurial, etc., j'aurais voulu connaître le mot de cette énigme. Charles-Quint, si l'on en croit l'histoire, prenait plaisir à remonter ses douze pendules. Or, il ne peut s'agir ici de Charles-Quint, puisque toutes les pendules qui s'y trouvent appartiennent généralement à l'époque de Napoléon I<sup>er</sup>.

Aucun doute ne me paraît possible à ce sujet ; c'est Joseph, frère de Napoléon I<sup>er</sup>, qui eut en Espagne, pendant sa royauté, la manie des pendules poussée à son paroxysme. Passe encore si c'eût été comme collectionneur, et qu'il en eût composé un musée d'un puissant intérêt, comme celui que nous avons admiré à Vienne. Mais point ! Il s'est contenté de pendules de son époque, la plus triste de toutes, peut-être, au point de vue artistique.

Amateurs de pendules Empire et Restauration, volez en Espagne ; visitez ses châteaux royaux et vous serez satisfaits !

De magnifiques salons sont dallés en faïences artistiques, en mosaïque, en jaspe. Un autre est recouvert jusqu'au plafond de peintures sur porcelaine. Un boudoir du temps de Charles IV disparaît presque entièrement sous des ornements ciselés en argent, en vermeil et *en or fin*; aussi justifie-t-il bien l'ambitieuse devise que l'on y a gravée: *Nec plus ultra*: il a coûté à lui seul la bagatelle de quatorze millions. De crainte d'équivoque, j'ai fait répéter ce chiffre par le *custode*. Après tout, cela est encore moins extravagant que la lubie royale du même souverain Charles IV, à propos du plus stable et du plus intime des cabinets.

Avec le prix qu'a coûté ce roi des *water-closets*, on pourrait construire toute une opulente demeure.

Il est des cabinets qui, certes, ont coûté cher à leur pays; mais je ne crois pas qu'il en existe un autre pour avoir coûté un prix semblable à son fondateur. Ce dernier et celui *coram populo* que j'ai cité en première classe de chemin de fer, sont, à des titres différents, les plus extraordinaires que j'aie vus... en Espagne. Quelqu'étrange que cela puisse paraître, je ne généralise pas, car la palme en ce genre me paraît appartenir à la Norwège.

Afin de ne pas être taxé d'invention, je précise.

Le jardin de Tivoli, à Christiania, possède, comme les autres, son « châlet de nécessité ». Lorsque j'y suis entré, entre deux numéros du concert, j'y ai trouvé réunies, en une stupéfiante promiscuité,

une quinzaine de personnes des deux sexes. Le cercle des « siégeants » comprenait même des enfants pour lesquels, par une aimable sollicitude, l'administration avait réservé des sièges proportionnés, comme dimensions, à leur jeune âge !

En Suisse, on se borne au duo ou au trio de famille, ce qui m'y avait paru déjà excessif. En Norvège, la symphonie est complète.

Pour en revenir à la *Maison du Laboureur*, lorsque j'aurai dit, en résumé, que son contenu, meubles et objets d'art, est digne du contenant, on ne pourra se faire encore la moindre idée d'une pareille vision. Je dis : vision, parce que l'éblouissement du visiteur est d'autant plus accentué, qu'au milieu de sa contemplation il est tout surpris d'être plongé dans les ténèbres. Il doit les effets de nuit qui se renouvellent à chaque pièce, au gardien qui ferme les volets sans avertissement préalable. La raison apparente, c'est de ménager la fraîcheur de l'ameublement. Le motif réel, c'est d'expédier promptement le touriste.

Lorsque les visiteurs sont des paysans, comme ceux que nous vîmes terminer leur « tournée », la visite prend les proportions d'une poursuite, accompagnée d'effets de jour et de nuit.

Notre exploration a duré trois quarts d'heure ! C'était nous prouver éloquemment tout l'espoir que l'on fondait sur notre générosité.

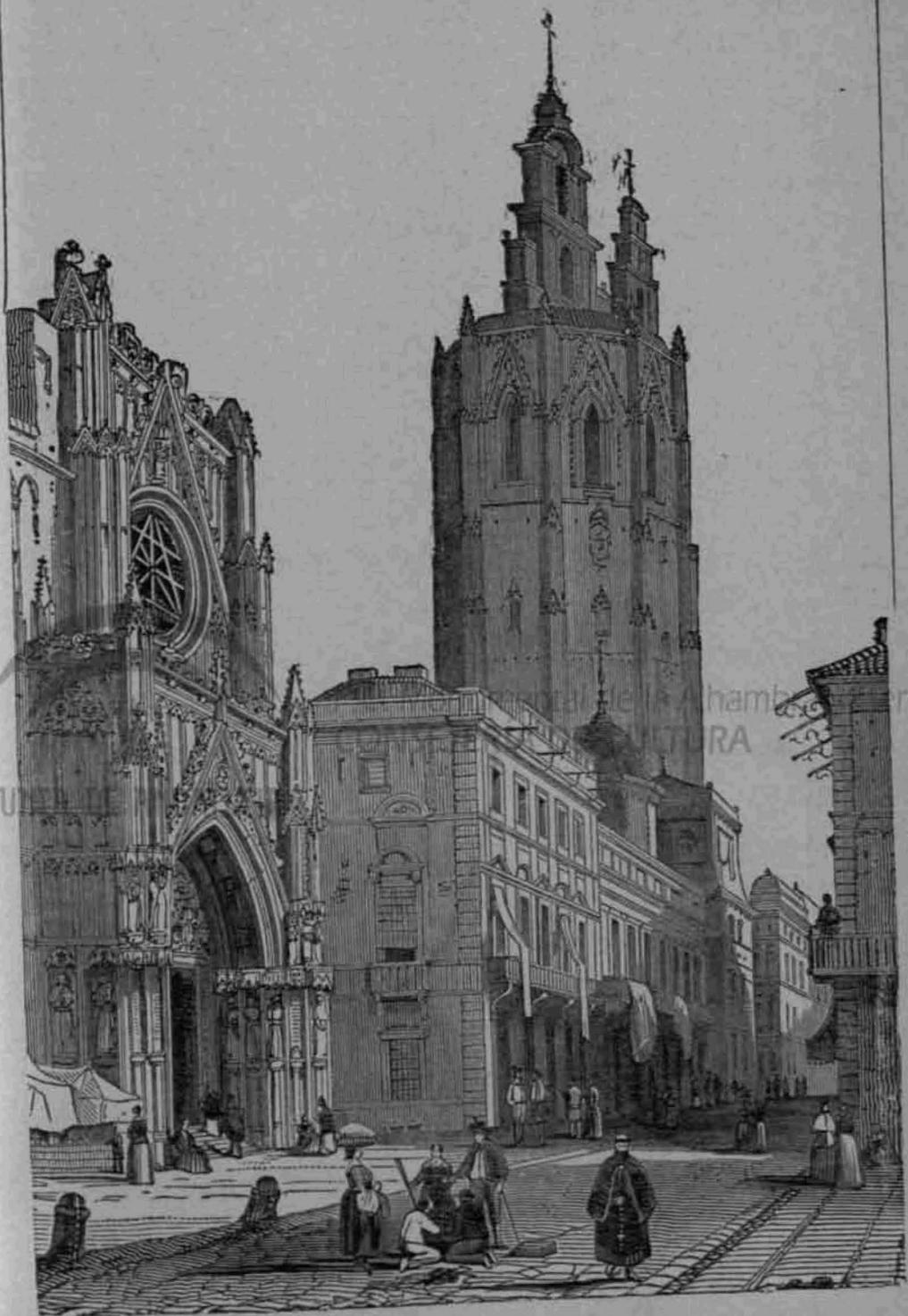
## XVIII

### VALENCE

LA HUERTA ET LE GRAO. — LES MONUMENTS.

Dans un avenir prochain, on peut l'espérer, une ligne de chemin de fer reliera directement Tolède à Valence en passant par Cuenca. La portion qui reste à exécuter de cette ligne, entre Cuenca et Buñol, passe à Minglanilla, où l'on visitera avec le plus grand intérêt, au milieu d'une nature très pittoresque, des mines de sel gemme d'un merveilleux aspect. En l'absence, actuellement, d'autres moyens de communication, nous gagnons Valence par le circuit du chemin de fer dont aucun point ne justifie un arrêt du touriste, mais dont la dernière partie sollicite constamment ses regards.

La voie semble traverser un jardin sans limites dans lequel poussent à l'envi les oliviers à la chevelure grise, embroussaillée, les jujubiers, les dattiers à l'aigrette majestueuse, puis les figuiers d'Inde et toutes les plantes tropicales que l'on a perdues de vue depuis l'Andalousie et que l'on revoit avec bon-



VALENCE

heur. Cette délicieuse oasis se nomme *la Huerta* de Valence.

N'était la fatigue causée par un voyage non interrompu de quatorze heures, on tomberait en extase devant les tableaux d'Orient qui se succèdent sans cesse jusqu'aux portes mêmes de la ville. Celle-ci, à première vue, ne paraît pas avoir l'importance que sa population de 106,000 habitants lui assure.

Néanmoins, en pénétrant jusqu'à son centre, à travers ses rues tortueuses bordées de hautes maisons multicolores, on reconnaît, à l'animation qui y règne, que l'on se trouve dans une des grandes villes de l'Espagne.

Valence, éparpillée en plaine sur les bords du *Guadalaviar*, est, malheureusement pour elle, éloignée de 4 kilomètres et demi de la mer. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'état d'abandon dans lequel se trouve son port, le *Grao*, qui a moins d'importance comme port de commerce que comme station balnéaire. C'est sur sa jolie plage de sable fin que viennent, en été, s'abattre les belles Valencianes, lesquelles, paraît-il, font pardonner, en déshabillé, leur abandon du costume national. Avec le regret de n'avoir pu faire à ce sujet une étude personnelle de plastique, j'en ai été réduit à consulter sur la matière le vieil ouvrage espagnol que j'ai déjà cité. J'y ai vu que les femmes de Valence passaient pour « les plus belles et les plus galantes du royaume ». Il y ajoute, comme corollaire sans doute, que l'on

pouvait trouver à *Valencia hermosa*, Valence la Belle « toutes les choses qui servent aux besoins et aux délices de la vie ».

N'ajoutez donc pas foi à ce vieux proverbe espagnol : « A Valence la viande est de l'herbe, « l'herbe est de l'eau, les hommes sont des femmes « *et les femmes, rien!* »

La température ne nous permettant de jouir, à la plage, que d'un spectacle toutes voiles, et non tous voiles dehors, nous sommes rapidement rentrés, par le tramway, à la ville qui fut conquise par le Cid pendant que sa Chimène attendait son retour dans un couvent de la vieille Castille. Déjà à cette époque les Valencianes moresques ne manquaient pas de charmes, ainsi que les vaincues s'offrirent à le prouver au vainqueur.

— Dites-leur, répondit le Cid, que je ne veux pas d'autre femme que la mienne légitime, laquelle se tient à mes ordres dans San Pedro de Gardeña.

\*  
\* \*

Passons rapidement en revue les monuments de Valence, car nous tenons à partir par le train diurne; et si nous manquons le prochain, l'obligation de prolonger de vingt-quatre heures notre séjour n'aurait pas ici sa raison d'être.

D'abord la cathédrale, dont l'extérieur accuse une trop grande profusion de styles. Malgré ses connaissances spéciales, mon compagnon dut renoncer à m'en énumérer toutes les variétés. L'intérieur en est riche et très remarquable. J'en ai admiré particulièrement le *trascoro*, dont les scènes qui le décorent sont sculptées sur de l'albâtre transparent.

Je me garderai bien d'entrer dans plus de détails sur cette très intéressante basilique. Le lecteur partagerait probablement, à ce sujet, une fatigue bien excusable après la visite ou la description de tant d'autres monuments du même genre. Quant au touriste, au contraire, qui commence son voyage par Barcelone, il trouvera, sous ce rapport, à Valence une ample satisfaction. Il pourra aussi, si j'en crois le *Guide*, visiter avec fruit d'autres églises dont je n'ai rien à dire, ne les ayant pas vues.

Ce qui m'a été dit de Saint-André n'a même pu triompher de cette abstention. Elle renferme le corps d'un saint « moderne » qui se nommait, de son vivant, François-Jérôme Simon, et « qui opère des merveilles ».

On ajoute à ce dire que, pendant sa vie, il avait le don également de faire des miracles, mais qu'il cacha ce don pour ne le révéler qu'à sa mort, en 1612.

La chapelle dans laquelle il est inhumé contient, parmi quantité d'*ex voto*, une chaîne formée de bagues de grand prix, plus une lampe de très grande valeur, don de l'Archiduc Albert.

Il est certains autres édifices que je ne saurais passer sous silence : *l'Audiencia*, belle construction du seizième siècle, *la Bourse de la soie*, de pur style ogival, sans oublier de beaux palais dont l'ancienne architecture, si bien appropriée au pays, fait regretter l'envahissement de la monotone architecture moderne. A son musée de tableaux, qui n'est pas sans quelque valeur, je préfère, comme intérêt, son collège du Patriarche. On y voit une fontaine qui passe pour une des plus belles de toute l'Europe, des peintures et des tombeaux d'archevêques et de cardinaux qui en justifient la visite. Enfin, quand j'aurai dit que cinq beaux ponts de pierre, y compris le pont royal, franchissent le fleuve, il ne me restera guère à citer que la superbe promenade qui longe son cours.

Il y avait de l'eau, alors, non seulement dans les dix mille puits de la ville, mais aussi sous les ponts, ce qui n'a pas toujours lieu à cause des saignées puissantes qui empruntent, de temps en temps, au Guadalaviar l'eau nécessaire aux irrigations de la Huerta. Les jardins de cette Huerta sont divisés en cantons traversés par des rigoles, dont l'ouverture, pour chaque canton, est annoncée par la grosse cloche de la cathédrale.

Le champ de chaque hortillon étant entouré d'un bourrelet de terre, un premier espace est noyé, puis, l'eau passe sur un autre, et ainsi de suite.

Soixante-deux villages ou hameaux, peuplés de

soixante-treize mille habitants, couvrent, dans les mêmes conditions, la Huerta de Valence.

Un agent spécial chargé des irrigations en distribue à chacun une part équitable, ou du moins qu'il croit telle. Mais, comme il n'est pas infallible, les différends soulevés par le partage des eaux sont examinés et tranchés chaque semaine par des jurés choisis parmi le peuple. A l'instar de saint Louis, ces derniers rendent la justice en plein air, non, comme lui, sous un chêne, mais assis sur un banc de marbre que l'on voit près de la cathédrale.

Ni bureaucratie, ni « paperasserie, » pas même « ce qu'il faut pour écrire ! » Les parties entendues, l'arrêt est prononcé en dernier ressort.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali  
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA

## TARRAGONE

VESTIGES DU PASSÉ. — LA VILLE MODERNE. — DE TARRAGONE A BARCELONE.

Le seul train possible de la journée quitte Valence pour Tarragone entre midi et une heure. Les sept heures qu'exige ce trajet de 275 kilomètres s'écoulent sans impatience, grâce à l'intérêt continu qu'offre cette voie, l'une des plus agréables à parcourir de toute l'Espagne. D'un côté, des plages sablonneuses sur lesquelles sont dispersés des bateaux inclinés à sec sur leur quille. Cette situation a pour but de les mettre à l'abri des gros temps et non d'attendre le retour d'une marée qui est à peu près nulle sur la Méditerranée. Au delà, l'immensité bleue de la mer animée par les voiles blanches des caboteurs qui fréquentent les petits ports voisins.

De l'autre côté, les ruines de l'antique Sagonte occupent tout d'abord la pensée, pendant que le regard s'étend complaisamment sur une succession

de villages, de castels, de tours gothiques, disséminés dans une campagne d'une admirable végétation.

Au déclin du jour, une longue et profonde tranchée nous amène sous les remparts de Tarragone, près desquels seraient enterrés les Scipion.

Si cette ville ne date pas du déluge, comme Tolède, elle est d'une antiquité assez respectable encore, puisque son origine remonte aux Phéniciens. Au nombre des particularités de son histoire, j'ai relevé que ce fut dans ses murs que l'empereur Octave Auguste rendit l'arrêt qu'a cité saint Luc et qui ordonnait le recensement *de l'Univers*.

Tarragone n'est pas une quantité, ou, plutôt, une unité négligeable, comme paraissent le croire les voyageurs qui y passent sans s'y arrêter. Plus intéressante, à vrai dire, pour les archéologues que pour le commun des touristes, son aspect et ses ruines n'en sont pas moins empreintes d'une certaine grandeur.

On y rencontre, à chaque pas, des vestiges qui prouvent avec quel soin les empereurs romains et l'aristocratie l'avaient dotée de tous les embellissements compatibles avec la civilisation de leur époque. Les ruines les plus importantes qui ont survécu à la destruction de la ville par les Maures, en 719, sont celles du palais d'Auguste qui couronnent la haute ville, en remémorant, par leur situation, le Capitole de Rome.

Le séjour des Romains est surtout rappelé en

ville par d'innombrables inscriptions et bas-reliefs que les constructeurs de la ville moderne ont arrachés aux débris de la cité antique. En les enchâssant dans les murailles des maisons particulières qu'ils bâtissaient, ils ont fait, de cette ville, le musée paléographique le plus vaste à coup sûr et le plus complet peut-être de l'Europe.

Les Romains, du temps des Scipion, avaient appuyé leurs remparts sur l'enceinte primitive construite par leurs devanciers en pierres sèches non cimentées, ainsi que ce système est encore employé, de nos jours, en montagne, au Splugen, etc., pour soutenir les chaussées des routes. Ces murailles ibériennes sont les plus belles de toute l'Espagne. Leur enceinte fut mise en communication, par les Romains, avec les montagnes voisines, au moyen d'un aqueduc colossal aujourd'hui sans emploi. La magnifique construction de ses arcades superposées, et, en grande partie, bien conservées encore, l'a fait dénommer par l'imagination populaire *Pont du Diable*.

\*  
\* \*

Bâtie sur une colline dont la pente s'étend insensiblement jusqu'à la mer, la ville doit à cette situation un pittoresque qui n'est pas son seul attrait pour le touriste : elle emprunte un cachet tout particulier à sa division en ville haute et en ville basse. La

première, avec ses clochetons et ses vieilles tourelles, symbolise le passé, en rappelant la puissance romaine dont Tarragone fut le centre en Espagne. La seconde, avec ses quelques fabriques naissantes, l'animation de son port et l'élégance de ses maisons peintes à fresques, représente la ville moderne, l'Espagne de l'avenir.

Du temps des Maures, la ville ruinée est restée complètement inhabitée pendant plus de trois siècles. C'est en 1038 seulement que le pape Urbain II ayant donné l'ordre à l'archevêque de Tolède de la repeupler, elle fut reconstruite et dotée, par le moyen-âge chrétien, de deux monuments remarquables : la cathédrale et son cloître. La première, de style mayorquin, produit, au sommet de l'escalier qui la précède, l'effet le plus imposant.

Evidemment ceux qui, comme nous, revenaient de l'Andalousie et de Tolède, appliqueraient difficilement aux beautés qu'elle renferme des expressions semblables à celles que l'on a employées en décrivant les plus beaux temples de l'Espagne. Mais il ne faut pas oublier que le voyageur peut débiter par la Catalogne. En pareil cas, la visite de cette église sera pour lui d'un très grand attrait, malgré la sobriété relative de sa décoration. Ses trois nefs de marbre blanc, irréprochables d'harmonie, rappellent, par leurs vastes proportions, que si Tarragone ne compte plus aujourd'hui que 13,000 habitants, elle en a abrité jadis des centaines de mille.

Une lumière, versée à profusion par de nombreuses fenêtres ogivales, permet d'apprécier, comme il convient, des richesses mobilières qui ne laissent pas que d'être considérables.

An nord de cette magnifique cathédrale s'étend son cloître, non moins digne d'être admiré. Ses grandes arcades ogivales, de la plus parfaite élégance, sont subdivisées en baies séparées par des colonnettes légères. Celles-ci sont surmontées de chapiteaux reproduisant, par un admirable travail, les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Sans m'étendre davantage sur Tarragone, on peut conclure de ce qui précède que l'on peut y employer très fructueusement l'arrêt de quelques heures que permet l'organisation des trains.

\* \* \*

A peine avons-nous quitté Tarragone que nous nous applaudissons de n'avoir pas parcouru, de nuit, la partie du *Ferro-Carril* qui va nous maintenir pendant quatre heures en wagon, pour un trajet de 107 kilomètres.

A droite, la mer... comme la veille.

A gauche, sur la hauteur, un monument, antique à coup sûr. Renferme-t-il les restes des Scipion

dont cette tour porte le nom, ou bien ces derniers reposent-ils dans le tombeau signalé près des remparts? Les opinions sont divisées à ce sujet. Quoi qu'il en soit, peu nous importe, et à vous de même, je le suppose!

Après la station de Vandrell, au milieu d'une nature très pittoresque, la voie s'écarte de la mer, et, traversant des contrées toujours intéressantes, atteint Martorell. Ceux qui en ont le loisir doivent s'arrêter ici pour aller visiter, à peu de distance, l'abbaye de Montserrat dont l'excursion nous avait été chaudement recommandée. En la réservant pour un futur voyage, nous parvenons au dernier grain du long chapelet que nous égrenons depuis un mois... à Barcelone, enfin!

P. C. Monumental de la Alhambra y General  
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA

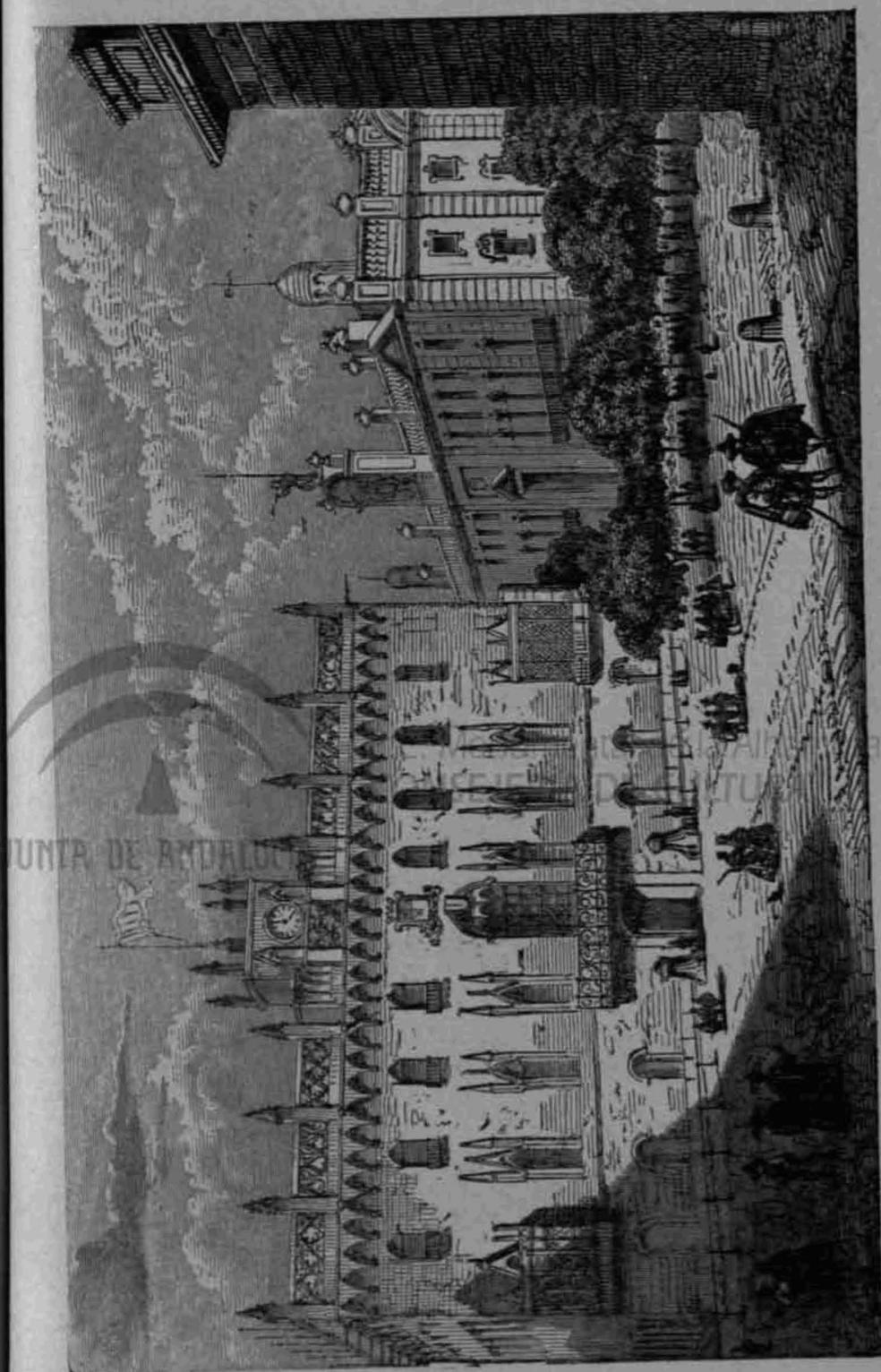
## BARCELONE

LA VILLE. — LE CIMETIÈRE. — CONVERSATION. — LA MARSEIL-  
LAISE A L'ÉTRANGER. — ADIEUX A L'ESPAGNE.



La capitale de la Catalogne est, sans conteste, de toutes les villes de l'Espagne celle qui rappelle le moins son origine.

A la voir aujourd'hui somptueuse dans sa modernité, qui se douterait qu'elle fut fondée 250 ans avant l'ère chrétienne et qu'ainsi que ses sœurs espagnoles, elle passa successivement sous la domination des Goths et des Mores auxquels Charlemagne parvint à l'enlever en 801.



BARCELONE. — PALAIS ROYAL ET DOUANE

Barcelone n'est pas plus espagnole que Milan n'est italien. A proprement parler, à peine y a-t-on mis le pied, que l'on est tenté de ne plus se croire en Espagne, mais, non encore en France, cependant. En la trouvant mieux éclairée que nos grandes villes françaises, mieux même que Paris, le voyageur qui y arrive venant de France peut se demander: Est-ce donc là cette Espagne que l'on dépeint comme si arriérée, si dépourvue de lumières ?

Malheureusement pour l'Espagne, la Catalogne est une exception unique parmi toutes ses provinces. Elle a sa langue à elle et ses mœurs spéciales. Comme activité industrielle et commerciale, elle est le Piémont du royaume, dont Barcelone devrait être la capitale, si sa situation excentrique n'y mettait un invincible obstacle. N'a-t-elle pas d'ailleurs tout pour elle: un port magnifique en relations faciles avec la France, l'Italie et l'Algérie; et, en outre, un climat enchanteur ?

Nous ne connaissions, ni mon compagnon ni moi, Barcelone comme station hivernale. Nous fûmes donc surpris d'apprendre, par des Anglais et des Américains, à la table d'hôte de l'hôtel des Quatre-Nations, qu'un bon nombre de leurs compatriotes viennent y passer l'hiver. La moyenne de la température y est, en effet, la même qu'à Nice, avec des variations moins fréquentes et moins brusques. En été, le croirait-on, la chaleur y atteint rarement celle dont nous souffrons pendant nos

chaudes journées de juillet et d'août, tandis qu'en hiver il est rare qu'il y gèle. La vie n'y est pas chère, ce qui n'empêche pas certains maîtres d'hôtels d'y pratiquer l'exploitation du voyageur sur une échelle, une grande échelle, qui leur permet d'atteindre aux sommets ultra vertigineux des additions les plus fantaisistes.

Il faut, je ne saurais trop le répéter, se bien renseigner à ce sujet à l'avance et ne pas craindre de débattre ses intérêts.

C'est ainsi qu'un Américain, notre voisin de table, payait cinquante francs par jour pendant que nous étions taxés à quinze francs, prix déjà très élevé, puisque, rencontrant un commis-voyageur français, nous apprîmes par lui qu'il était aussi bien traité que nous, hôtel d'Orient, à raison de sept francs cinquante. D'ailleurs, à propos de Barcelone même, n'a-t-on pas lu dans la correspondance espagnole du *Figaro* la nouvelle abracadabrante que je transcris mot pour mot ?

« Le duc de F... avait écrit au propriétaire d'un hôtel pour retenir un logement ; il lui disait de lui en envoyer le prix. (Le correspondant ne dit pas pour combien de temps). L'hôtelier répondit en exigeant 35,000 douros (125,000 francs).

« Le Duc répondit aussitôt par télégraphe :

« Vous vous êtes trompé. Je ne veux pas acheter l'hôtel ; je veux seulement louer un appartement. »

Pour nous qui ne séjournons à Barcelone que deux jours, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rester où nous sommes, en les employant de notre mieux.

La ville, qui comptait, il y a cinquante ans, 150 mille habitants, en renferme aujourd'hui 250,000. Elle est donc très vaste ; elle est même immense, car, en rompant sa ceinture, elle s'est taillé un vêtement d'une telle ampleur qu'elle peut continuer à s'y développer à son aise. Comme Vienne, comme Edimbourg, elle possède un noyau, une vieille ville, où les rues étroites sont enchevêtrées à la mode espagnole, et dans laquelle on visite avec intérêt quantité de monuments que le guide décrit avec exactitude, ce qui me dispense de les citer.

En dehors du noyau primordial dont j'ai parlé, la cité nouvelle représente dix fois l'ancienne, comme étendue, et découpe ses rues avec une telle régularité que son plan a l'aspect d'un immense échiquier. Elle rappelle Marseille par son port, dont le mouvement commercial est considérable, et aussi par le boulevard, *la Rambla*, long de plus d'un kilomètre, qui la traverse perpendiculairement jusqu'à la mer, comme la Canebière traverse Marseille, et qui est bordé, comme elle, de fort belles constructions et de magnifiques cafés.

Ce boulevard est traversé par la rue Fernando, la plus belle de la ville ; à voir les riches magasins de celle-ci et son animation, on se croirait dans une

capitale. Elle aboutit à l'inévitable place de la Constitution sur laquelle s'élève un monument du quatorzième siècle, les *Casas consistoriales*, qui n'a rien de curieux. Je lui préfère celui qui lui fait face : *La Casa de la Députacion*, dans lequel se réunissent les députés de la province. Bien que sa construction ne date que du seizième siècle, son architecture participe du mauresque et du gothique. J'en ai admiré le beau portail et surtout les fines galeries en dentelle de pierre.

A quelques pas se trouve la cathédrale, de style ogival, dont la façade est inachevée. Son achèvement est subordonné jusqu'ici au produit d'un droit prélevé sur chaque mariage. Comme cette prime est perçue depuis déjà trois siècles sans avoir suffi à son but, il faut en conclure que l'on ne se marie pas assez à Barcelone, ou que la taxe est trop minime. Je me suis trouvé dans cette église en contradiction avec le *Guide* qui vante « la vive lumière de son abside » probablement parce que celle-ci est un peu moins sombre que ses nefs et que son chœur. Cette obscurité est d'autant plus regrettable qu'elle empêche de bien apprécier les trésors artistiques de cette basilique : tombeaux, figures et stalles sculptées, tableaux, etc.

Dans le cloître, qui est splendide, de belles grilles en fer forgé ont excité notre admiration, malgré le souvenir, encore tout récent, que nous avons conservé de celles que possède l'Andalousie. En y pre-

nant note de quelques peintures flamandes sur fond d'or, dont les anciens maîtres de Cologne ont été les initiateurs, je me suis étonné que Barcelone, dotée d'un beau musée archéologique, ne possède pas encore de galerie de tableaux. Cela peut d'autant mieux surprendre, qu'on y compte diverses collections particulières fort belles dont les propriétaires accordent libéralement l'entrée aux étrangers.

Notre court séjour ne nous a pas fourni l'occasion d'assister à une représentation au *Liceo*. Je n'ai donc pu en admirer que la belle façade sur la Rambla. C'est le théâtre le plus vaste de l'Europe. Il peut contenir — je ne dis pas qu'il les contient souvent — cinq mille spectateurs. Une pareille exagération de dimensions ne nous paraît pas rationnelle, car elle détruit en peu de temps l'organe des chanteurs, à moins, comme à la Scala de Milan, qu'ils ne chantent que pour eux, à quelques rares morceaux près, que le public prend la peine d'écouter.

Un petit « Guide à Barcelone » m'a autant intrigué que le « Guidé à Séville ». J'y ai lu cette remarque : que « les Barcelonais ont des usages tout personnels ». Jusqu'ici rien que de très compréhensible. Ce qui l'est moins, c'est la suite de cette phrase, où il est dit que tout en ayant des usages personnels, « chacun suit ceux des autres ».

\*  
\*\*

Une visite au cimetière justifie largement la longue course qu'elle nécessite. C'est bien là une nécropole : « la ville des morts ». Des rues, des carrefours, des places. La disposition et le silence sépulcral des catacombes de Rome, mais à ciel ouvert. Comme dans celles-ci, les murailles sont creusées d'alvéoles superposées dont chacune porte une inscription mortuaire.

Ce système est peut-être moins hygiénique que celui usité en France ; mais il a l'avantage d'économiser le terrain. Il n'est usité que pour les concessions temporaires. A côté, les heureux de ce monde jouissent, pendant qu'ils sont à perpétuité dans l'autre, d'un espace spécial très étendu, où, comme dans les *Campi santi* italiens, s'étale librement le faste artistique de riches chapelles, de somptueux monuments, au milieu de parterres soigneusement cultivés. Quant aux déshérités, leur espace, vaste comme leur nombre, contraste avec le précédent par la désespérante monotonie de la forêt de croix noires qui le recouvre !

Je ne visite guère de grande ville, maintenant, sans désirer en connaître le cimetière. J'ai remarqué que c'est au milieu des morts que l'on se rend compte, le plus rapidement, des sentiments, des goûts, du caractère des vivants !

\* \* \*

On parle français à Barcelone plus qu'ailleurs. J'en ai profité pour causer avec l'un de ses habitants.

— Je remarque, lui dis-je, par les affiches de théâtres dans toutes les grandes villes, que l'on ne joue guère en Espagne, en fait d'opéras, que des traductions ; peu même, si je ne me trompe, de pièces littéraires de votre cru. Vous n'avez pas dû, cependant, en rester à Calderon et à Lope de Vega.

— En fait de musique, me répondit-il, vous avez raison. Un musicien citera dix célébrités, et plus, françaises, allemandes, italiennes, avant de pouvoir nommer un compositeur espagnol. L'Espagne, notwithstanding, a eu les siens, dont on a pu apprécier la valeur par les spécimens de leurs œuvres qu'a publiés, en ces derniers temps, la *Lyra sacra hispana*.

— Fort bien !... mais jamais un opéra ; mais pas même une opérette !... J'ai vu à Madrid *La Gran Via*, dont la musique est plus que médiocre, et j'ai dû conclure, d'après son énorme succès, que l'on n'a pas l'habitude de mieux faire (1).

— Non, en effet ! Il faut croire que ce n'est pas dans le tempérament de notre nation, malgré l'intelligence artistique qu'on veut bien lui reconnaître.

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites un compositeur espagnol, M. Thomas Breton, s'est révélé au théâtre royal de Madrid par un coup de maître en y obtenant, avec son opéra *Les Amants de Teruel* un éclatant succès.

— Et en drames, en comédies?... .

— Cela, c'est différent. Nous avons des dramaturges de talent; comme nous avons des littérateurs hors de pair. Vous ne les connaissez pas en France; cela tient uniquement à ce que notre langue étant beaucoup moins répandue, chez vous, que l'anglais, l'allemand, l'italien, on ne vous a pas encore traduit nos auteurs, comme pour Shakespeare, Goëthe, Le Dante, etc. Quand cela arrivera, je puis dire, sans trop nous vanter, que l'on appréciera notre littérature à sa valeur.

— Voudriez-vous, dis-je en changeant de sujet, m'expliquer la contradiction que je crois pouvoir constater entre l'unanimité apparente des sentiments politiques de l'Espagne et les soulèvements périodiques de diverses de ses provinces? La constitution qui vous régit paraît universellement populaire, si j'en juge par une place du même nom dans chaque ville?

— C'est bien simple. La constitution, qui a été acclamée par toutes les provinces, est la base de la monarchie espagnole, le palladium de nos libertés. La république ne comptant chez nous qu'une infime minorité, ce qui nous divise uniquement, mais profondément, c'est l'attachement à l'une ou à l'autre branche de la dynastie, motivé par la contestation ou l'admission des droits de la famille régnante. Or, notre constitution date de 1808, bien antérieure, conséquemment, à nos divisions qui n'ont pris naissance qu'après l'abdication de Charles IV.

— Ce n'est point le vin, en tous cas, repris-je en riant, qui, chez vous échauffe les têtes. Vos compatriotes sont d'une sobriété dont l'abondance de l'eau dans votre ville est l'emblème. Des fontaines monumentales de tous côtés! Que d'art! que d'eau! que d'eau! que d'art!

— Oui, pour vous c'est superbe, à tous les points de vue; mais le malheur pour nous, habitants, c'est qu'avec autant de fontaines, nous manquons pourtant de bonne eau potable.

Moralité de cette fin de conversation : Ne point se fier aux apparences, pas plus à propos de constitutions que de fontaines publiques. Il ne découle pas toujours des unes et des autres ce que l'on est fondé à en attendre!

En nous trouvant réunis à faire de la musique dans le salon de l'hôtel, avec une charmante société espagnole, il nous fut demandé de lui faire entendre la *Marseillaise*. Loin d'en être surpris, ce vœu me confirma ce que j'avais eu maintes fois l'occasion de constater hors de France : c'est que la *Marseillaise*, en dépit de ses paroles, a été considérée, de tous temps, comme le seul et unique chant national français.

L'exemple le plus frappant que j'en puis citer remonte à près de trente ans.

C'était dans un hôtel isolé dans les solitudes du nord de l'Ecosse, et, cette fois, tout naturellement, au milieu d'un cercle d'Écossais et d'Anglais, les-